

Présence chrétienne dans la cité : aspects pratiques¹

J'aimerais commencer par évoquer trois anecdotes, trois expériences que j'ai vécues et qui me semblent convenir pour introduire mes propos. Il y a quelques années, j'ai été invité par un ami chrétien, artiste peintre professionnel, à écrire deux textes pour une exposition dont le thème n'était pas religieux. Le premier texte a été publié tel que je l'avais transmis, sans omettre une seule virgule ni modifier ou déplacer un seul mot ; en revanche, le second – un poème – a subi un bouleversement surprenant : à la suite, semble-t-il, d'une erreur de composition informatique, les mots avaient été comme mélangés par quelque main malicieuse et restitués dans le plus grand désordre. Bien sûr, cela m'a étonné et même vexé. J'ai écrit à l'éditeur pour lui faire part de mon désarroi, mais il n'avait pas été surpris par cet étrange poème. Pire, aucun lecteur, aucun amis, ne lui avait signalé une quelconque anomalie ou tout simplement son étonnement devant cette poésie qui n'avait aucun sens.

Deuxième expérience, plus récente, lors d'une visite de Lyon avec des étudiants étrangers, non chrétiens, que j'accompagnais pendant une journée. Nous avons pris un bateau-mouche sur la Saône et j'ai surtout retenu de cette visite guidée les commentaires désobligeants à l'égard des protestants et des calvinistes (les deux expressions ont été employées), qui se sont illustrés à Lyon en détruisant la fameuse Croix Rousse et dans quelque autre aventure iconoclaste ou fait d'armes plus honteux que glorieux.

Enfin, j'ai prêché à plusieurs reprises dans une petite Église évangélique indépendante, qui a aujourd'hui disparu, et ma dernière prédication portait précisément sur le thème qui nous rassemble aujourd'hui. J'ai encouragé mes

¹ Conférence donnée au Centre évangélique d'information et d'action à Lognes en novembre 2004. Nous avons conservé le style oral de cette intervention.

frères et sœurs dans la foi à participer activement aux affaires de notre société, tant dans le domaine politique qu'économique, social ou artistique. Je n'ai plus jamais été invité dans cette petite communauté, qui vivait alors en vase clos, de façon presque autonome, sans relation avec ce qu'ils appelaient un peu facilement « le monde ».

Ces trois expériences me semblent mettre en relief trois difficultés auxquelles nous sommes confrontés, trois défis qu'il nous faut relever, non pour imposer notre présence chrétienne dans la cité, mais pour assumer au mieux notre condition de citoyen du ciel et de la terre.

- La confusion : comment rendre un « son clair », harmonieux, et simplement audible, dans la cacophonie ambiante, dans une société qui renverse les anciennes valeurs et propose de nouveaux repères, qui les multiplie au point de les rendre totalement flous dans tous les domaines, religieux, économique, social, sexuel, familial...
- Notre identité et notre histoire, notre situation de minorité chrétienne protestante et en son sein, d'une minorité évangélique, dans une société de tradition catholique, désormais laïque et pluraliste.
- Enfin, dans ces conditions particulières, comment les chrétiens peuvent-ils surmonter la difficulté de leur implication pratique dans la société ? C'est le thème central de notre exposé, que je vais explorer avec vous après un bref survol des deux premiers points.

Nous limiterons cette réflexion à notre situation en France, en particulier en tant que chrétiens évangéliques, dans le contexte du débat actuel sur la laïcité.

1. La confusion

Dans l'un de ses ouvrages, *La braise et la cendre*, Francis Schaeffer décrit l'homme moderne comme un « mystique irrationnel » : cet homme moderne se prétend rationnel sans Dieu. Créé à l'image de Dieu, il se trouve donc comme « obligé » au saut de l'irrationnel. Nos contemporains, nos philosophes parlent, en effet, de « transcendance immanente » : ils se forgent eux-mêmes, sans référence à Dieu, des valeurs qui les dépassent, qui les invitent à gravir les sommets d'une morale cependant très relative pour donner un sens à leur existence. L'homme moderne s'érige ainsi volontiers en divinité qu'il faut aimer

et servir. Dans une interview pour *Le monde des religions*², Régis Debray affirme que « le divin, c'est de l'humain qui s'ignore... ».

L'homme moderne est en passe de devenir homme et dieu, ce « messie récalcitrant » de Richard Bach (l'auteur de *Jonathan Livingstone le goéland*), qui refuse qu'on le reconnaisse comme le sauveur, puisque chacun est appelé à devenir son propre messie ; à trouver en soi ses références, ses valeurs, et même à dépasser, si possible, les limites de sa condition humaine. De cette pensée très « Nouvel Âge », où se mêlent gnosticisme et parcours initiatique, de cette philosophie qui fait son chemin dans les mentalités, dérive en partie la confusion qui caractérise notre époque : aucune opinion ne peut prétendre à l'universel. Il est mal vu de proclamer une vérité absolue, transcendante, d'avoir foi en un Dieu souverain et en un Sauveur unique, en un Dieu qui s'est incarné, qui agit et se révèle dans notre monde, dans notre histoire.

Nous en sommes là, chrétiens dans une société où l'on multiplie les repères désormais individuels, où l'on convoque volontiers, par exemple, les responsables religieux pour un service commun, et l'on confond alors les principes du dialogue interreligieux avec ceux de l'œcuménisme chrétien. Une société où chaque jour la confusion augmente dans tous les domaines. On peut ajouter à cette confusion l'indifférence générale liée à la profusion des repères, ou la violence qui accompagne le retour aux repères très précis des mouvements extrémistes. Comment donc réagir dans cette société qui a tourné la page de la religion, mais qui laisse ouverte celle du religieux ?

Nous sommes confrontés au problème épineux des seuils à franchir et des limites à ne pas dépasser. C'est là toute l'approche subtile de l'éthique chrétienne et de ses conséquences pratiques, une éthique complexe, qui ne se laisse pas enfermer dans des catégories trop claires ou des réponses simplistes. Nous sommes donc souvent tentés d'être, si l'on peut dire, trop chrétien – plus que nécessaire, dans certains cas ! – ou pas assez !

Voici un exemple pratique : motivés par leur foi, des chrétiens souhaitent créer une association à but humanitaire, culturel, ou social. Comment vont-ils rédiger les statuts ? Quel objet vont-ils définir ? Dans un but fort louable de transparence, ils afficheront peut-être clairement leurs convictions, leur identité chrétienne, protestante, évangélique, basée sur une confession de foi éventuellement jointe en annexe aux statuts. Soit, c'est leur droit : ils sont libres, dans notre pays, d'avoir une opinion religieuse ou philosophique, de s'associer avec

² *Le monde des religions*, n° 4, mars-avril 2004, p. 47.

d'autres individus pour exprimer cette opinion et la mettre en œuvre ; ils ont le droit de divulguer leur point de vue par tous les moyens légaux à leur disposition. Mais nous savons qu'une association culturelle, en France, qui en dit trop sur son identité chrétienne, risque souvent de ne jamais recevoir de subventions publiques, quand bien même son rôle public et utile pour la société serait certes admis, mais non reconnu au sens de l'utilité publique définie par les lois sur les associations et confirmée par les préfetures.

La tentation peut alors germer de ne rien dire de nos convictions chrétiennes, d'habiller avec soin nos statuts pour les rendre présentables devant le « tribunal laïque ». Mais nous risquons, si cela est toutefois un risque que nous ne sommes pas prêts à prendre, de nous diluer dans le grand bain républicain, de côtoyer des personnes qui vont partager notre enthousiasme pour l'objet de notre association, mais non notre foi. Dans ces conditions, quel choix avons-nous donc, chrétiens, dans une société où la laïcité consiste souvent à nous imposer une neutralité qui nous ligote et nous bâillonne ? Et qui ouvre volontiers des portes à d'autres associations non religieuses, parfois très militantes, aux visées discutables. Dans une enquête menée en juillet 2004 sur les « nouvelles franc-maçonneries », un journaliste de l'hebdomadaire *Le Point* s'étonne que plusieurs associations d'homosexuels aient obtenu des subsides publics sans que cela soit toujours justifié. D'après ce journaliste, le *Centre lesbien, gay, bi et trans* de Paris, qui semble ne compter que 250 membres, aurait ainsi reçu une très généreuse subvention de 100 000 euros !

Si les chrétiens expriment clairement leurs convictions, cela peut leur bloquer tout simplement l'accès à la société dominée par une laïcité mal comprise, mal interprétée, dévoyée par certains mouvements religieux sectaires ou extrémistes, ou encore par ceux qui en font une fin en soi, une religion même. Il faut donc « se réapproprier la laïcité », comme l'écrit fort bien Jacques Blocher dans les cahiers de l'Institut Biblique de Nogent (01/2004, 1° (22), p. 13-14), « en réaffirmant le rôle positif de l'État, garant de la liberté des cultes que lui assigne le préambule de la loi de 1905 ». Cela est aussi valable pour nos associations culturelles, constituées sur la base de la loi de 1901.

Les artistes chrétiens affrontent les mêmes difficultés. Si les paroles d'une chanson expriment directement la foi de l'auteur, il n'atteindra pas ou très peu un public hors l'Église, voire même hors son Église, sa dénomination protestante ou catholique, en partie à cause des réseaux de distribution très cloisonnés. Comment ce chanteur va-t-il vivre, comment pourra-t-il trouver un public assez large ou recevoir des droits d'auteur suffisants pour gagner sa vie ? Il y

aurait peut-être à réinventer ou entretenir, dans nos milieux, un mécénat actif, qui permettrait de palier le manque de moyens financiers, au moins en partie. Il est aussi vrai que l'on peut être chrétien et artiste et s'adresser au plus grand nombre, d'une autre manière, plus subtile, plus symbolique peut-être, et c'est sans doute un enjeu essentiel pour notre présence dans le monde, même si cette dernière option n'exclut pas la première. On peut jouer, comme Jean-Sébastien Bach, sur les deux partitions, si j'ose dire : Bach n'hésitait pas à transposer certains airs profanes en cantates religieuses, ou à mettre en paroles et musique sa méditation sur les fins dernières en fumant sa pipe ! Mais il n'est pas facile aujourd'hui de suivre cet exemple ! Je cite volontiers ici des extraits d'un courrier que le philosophe et professeur Jean Brun m'a adressé tout juste deux jours avant son décès (1994) : Jean Brun se désespérait de ne pouvoir trouver un éditeur pour publier l'un de ses ouvrages :

Il faut se méfier des éditeurs ! L'un d'entre eux a depuis un an l'un de mes manuscrits sur *Le monde et la musique*. [...] À l'heure actuelle, les éditeurs se posent la question : ce livre se vendra-t-il ou non à plus de 50 000 exemplaires ? Décident de la réponse des « spécialistes du marketing » qui n'ont pas lu le livre mais qui se prononcent en fonction du nom de l'auteur et du titre de l'ouvrage...

Jean Brun avait pourtant publié des livres chez les plus grands éditeurs, dont les fameux « Que sais-je ? » sur les philosophes grecs, qui font toujours référence. Dans un courrier précédent, en réponse à mon souhait de le faire inviter à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence pour donner une conférence sur Blaise Pascal – l'un des auteurs au programme de l'agrégation de lettres cette année-là – Jean Brun, qui venait de publier l'un de ces « Que sais-je ? » sur Pascal, m'avait répondu : « La Faculté d'Aix ne m'invitera jamais, je ne possède pas le visa idéologico-politique indispensable qui confère l'immunité intellectuelle sans laquelle on ne peut "arriver" dans ce monde... »

Le manuscrit de Jean Brun a été publié cinq ans après sa mort, en 1999, chez un autre éditeur et sous le titre *Essence et histoire de la musique*. En page 4 de couverture, on cite le cardinal Poupard, qui avait préfacé un autre ouvrage posthume de Jean Brun, *Vérité et Christianisme*, pour lequel il n'avait pas non plus trouvé d'éditeur :

Si cet ouvrage (*Vérité et Christianisme*) est le dernier à paraître de la plume inlassable de l'éminent philosophe de l'Académie de Dijon, ce n'est pas le moindre, car il livre l'essentiel d'une pensée qui a enthousiasmé, nourri, et parfois ramené à la Foi les si nombreux lecteurs de ce penseur ardent, lu en de nombreuses langues, du suédois au japonais [...] S'il avait, en effet, l'espérance chevillée à l'âme, Jean Brun n'était pas de

ces flatteurs d'opinion qui angélisent le consensus et célèbrent les prêts à penser de l'actualité. Et c'est pourquoi les médias ne lui ont pas accordé l'audience qu'appelait son génie. Il était de la grande race des écrivains prophètes...

Ces exemples, ces anecdotes, les déboires de Jean Brun me semblent démontrer avec pertinence qu'il n'est pas facile d'assumer notre identité chrétienne dans la société française, quand bien même nous agirions, comme Jean Brun, avec compétence, intelligence et discernement, et que nous serions estimés, appréciés même au-delà de nos frontières.

2. Les chrétiens en situation de minorité

Il est probable que l'une des causes de nos difficultés à nous faire entendre dans notre société soit notre situation minoritaire : nous sommes *chrétiens* dans un contexte culturel de plus en plus déchristianisé ; *protestants* dans un pays de tradition catholique ; et enfin *évangéliques* au sein de la composante protestante du christianisme.

Le quotidien *La Croix* a publié en automne 2004 une série d'articles sur le thème : « À la rencontre des chrétiens dans la société française ». En marge de l'introduction à ce dossier se trouvent quelques données statistiques et l'on précise, pour mieux les interpréter, que « l'on considère que le rôle des chrétiens dans la société française, à l'horizon actuel, dépend en partie de ce qui se passe chez les seuls catholiques, puisqu'ils sont largement majoritaires... ». La remarque n'est pas innocente ! Dans ce premier numéro, il est aussi rappelé qu'en 1952, 74 % des Français déclaraient croire en Dieu, dont 51 % d'une façon certaine. En 1999, ils n'étaient plus que 54 %, dont 20 % de façon certaine. Dans le numéro suivant, il est précisé qu'en 2001, 2 % des Français se disaient protestants, 7 % comme appartenant à une autre religion, 22 % athées, et 69 % catholiques, dont 49 % de pratiquants occasionnels (une fois par an minimum) et 10 % au moins une fois par mois. Notons ici que les chrétiens évangéliques représentent environ 0,5 % à 0,7 % des Français.

Les chrétiens actifs, pratiquants, sont désormais minoritaires en France. Les barrières entre catholiques et évangéliques ne sont plus aussi infranchissables qu'autrefois, notamment sur le plan de l'éthique chrétienne où les affinités sont assez fortes. Pour bien des chrétiens évangéliques, il paraît stratégique de rechercher ainsi les alliés les plus proches, lorsque cela est possible, pour renforcer la présence chrétienne dans la société française. En revanche, le manque de cohésion et l'éparpillement semblent desservir la minorité protestante et, en son

sein, la minorité évangélique. Certains vont jusqu'à dire qu'il nous manque, sinon un pape, en tout cas un évêque mandaté par ses pairs, pour favoriser notre communication !

Les évangéliques ont souvent accueilli avec un peu d'agacement, voire avec indignation, certains articles ou les propos sans nuance, presque diffamatoires, sur les « évangélistes » en France. Les élections américaines et le soutien de la « droite chrétienne » à George Bush ont servi de prétexte pour renforcer les traits de ces caricatures sur les évangéliques que l'on trouve encore dans de nombreux journaux. Mais cela traduit sans doute tout simplement le manque d'informations, de connaissances sur les évangéliques en général, et sur les évangéliques français en particulier. Or, nous sommes en partie responsables de ce manque d'informations, à cause de notre dispersion, de notre incapacité ou de notre impossibilité à réagir ensemble et rapidement. Nous avons du mal à nous faire connaître nous-mêmes à ces journalistes, à nos autorités, ou aux représentants des autres religions.

Fort heureusement, la situation change. Plusieurs actions ont été menées, des projets sont en cours pour publier des dossiers, organiser des conférences de presse qui nous permettront de présenter les évangéliques à nos autorités, aux médias, à tous ceux qui souhaitent s'informer sur cette composante ignorée ou méprisée du protestantisme. Certains, comme Sébastien Fath, sont aujourd'hui mieux repérés par les médias, en tant que sociologue spécialiste des évangéliques. Sébastien Fath a pu ainsi rétablir ou démentir, avec brio et clarté mais aussi avec le souci d'objectivité du chercheur scientifique, certains propos déformés ou malveillants. Il faut sans doute voir là un signe positif de la position des évangéliques dans la société française dont ils constituent, malgré tout, une minorité relativement cohérente, qui se réfère à une confession de foi orthodoxe largement partagée, même s'ils sont en désaccord sur des points jugés secondaires.

À grand peine, il faut bien le reconnaître, les évangéliques ont réussi à se doter de structures communes, fédérations et unions d'Églises, une Alliance évangélique française depuis un siècle et demi déjà ! et même, depuis quelques années maintenant, d'un Conseil National des Évangéliques en France (CNEF) qui réunit la majeure partie des responsables de ces fédérations ou unions d'Églises. Ces réseaux peuvent se montrer efficaces lorsqu'il s'agit de se rassembler autour de projets communs, comme l'évangélisation ou la formation des membres des Églises ; pour créer des œuvres à vocation sociale, humanitaire, artistique. Les effets de cette collaboration commencent à se faire sentir hors les murs des églises.

Les chrétiens évangéliques sont également conscients des dangers du repli identitaire, des effets pervers du vase clos, des risques d'étouffement que court toute communauté refermée sur elle-même, sans contact avec ce que certains continuent d'appeler un peu rapidement « le monde ». Deux écueils théologiques ont souvent freiné ou brouillé l'implication des évangéliques dans ce monde : Une théologie (et surtout une eschatologie) marquée par une dichotomie radicale, qui accentue jusqu'à la rupture une dualité réelle entre ce monde présent et le monde à venir, entre la « chair et l'esprit », entre l'empire du péché et le royaume de la grâce ; ou à l'autre extrême, une théologie et une eschatologie qui en soulignent les continuités jusqu'à la confusion, jusqu'à l'utopie du ciel sur la terre, que l'on retrouve d'ailleurs en partie dans les utopies écologiques actuelles. Une saine théologie de la création et de la rédemption met en valeur la souveraineté de Dieu et la réalité du mal dans ce monde, la discontinuité mais aussi la continuité entre ce monde présent et le monde à venir, qui nous conduit, en tant que chrétiens, à bien édifier l'Église mais aussi à bien gérer les affaires de ce monde. La théologie de la création, spécifique à la foi chrétienne, oriente notre éthique, elle influence notre regard sur le monde et sur nos semblables, dans tous les domaines de la vie en société. S'ils ne partagent pas notre foi, nos concitoyens demeurent au bénéfice de la grâce commune, de la révélation générale. Sur la seule base de cette révélation partielle – les œuvres de Dieu visibles dans la création, souligne l'apôtre Paul –, ils devraient rendre un culte à Dieu ! (Rm 1.20-21). Et c'est sans aucun doute pour nous le lieu où nous pouvons les rencontrer. Notre analyse de la société, les réponses que nous proposons, lorsqu'elles sont bien pensées, pesées, exprimées, peuvent trouver un écho chez nos concitoyens.

3. Implications pratiques de la présence chrétienne dans la société

Il nous faut à présent esquisser plusieurs pistes de réflexions, « d'informations et d'action », comme le souligne si bien le titre du *Centre évangélique*. Trois qualités semblent indispensables aux chrétiens pour donner un sens à leur présence dans la cité et rendre leurs projets et leurs actions plus efficaces.

a) La créativité

La créativité pourrait sans doute caractériser davantage les communautés chrétiennes. Les atouts des chrétiens sont indiscutables. Ils sont conscients

d'avoir été créés à l'image de Dieu, d'être mandatés par leur créateur pour travailler à bien gérer ce monde, à le cultiver et le garder, à déployer tous leurs talents dans tous les domaines pour le faire fructifier sous le regard de Dieu, en communion avec le Père. Ils sont donc conscients de tout ce que peuvent leur apporter leurs talents complémentaires, leur désir de servir le Seigneur et leur prochain, de les aimer en mettant en œuvre toutes les ressources de leur foi et de leur intelligence, de leurs dons naturels et spirituels reçus par grâce.

Toute fausse modestie mise à part, les chrétiens évangéliques ont su malgré tout faire preuve de créativité, de dynamisme et d'audace, d'une foi réelle pour être présents dans cette société. Ils ont apporté leur contribution, souvent discrète, il est vrai, dans des domaines plus réservés, comme l'entraide sociale. Qu'on en juge par le nombre d'associations à but humanitaire : le collectif ASAH, qui regroupe quarante-cinq de ces associations comme membres actifs, estime qu'il y aurait environ 150 associations humanitaires chrétiennes en France, sans compter les missions qui ont une branche « humanitaire » ! Presque un luxe, si l'on considère la faiblesse en nombre de nos communautés. Et que dire des éditeurs, des camps de vacances ou de la diversité même des dénominations évangéliques ? Tout cela témoigne d'une certaine créativité et d'un dynamisme constructif. Mais c'est ici la force et la faiblesse des milieux évangéliques marqués, nous l'avons déjà souligné, par un éparpillement excessif. Une question demeure : fait-on bon usage des modestes ressources disponibles pour servir ou satisfaire cette diversité bigarrée, tandis qu'elle s'étouffe elle-même par manque de moyens, de débouchés, de présence dans ce monde ?

b) Des œuvres de qualité

Il est difficile d'atteindre, sinon une qualité professionnelle indiscutable, au moins un niveau de compétence acceptable pour donner du poids à nos œuvres et prétendre à une présence active dans ce monde.

Les chrétiens évangéliques, il nous faut bien le reconnaître, se sont quelquefois contentés d'un bricolage, toujours en partie à cause de leur éparpillement et de leur manque de ressources, mais aussi à cause de leur négligence, de leur manque d'exigence sur la qualité du travail, tout simplement. Car nous estimions qu'avec de petits moyens, il ne fallait pas attendre de trop grandes choses, et qu'il valait mieux proposer un produit mal fini que ne rien proposer du tout... Là encore, nous pourrions prendre le contre-pied de cette assertion et souligner l'excellence du travail des chrétiens dans leur profession, en dehors de l'Église ou des œuvres chrétiennes, la qualité indubitable de leur exercice

patient et consciencieux dans les métiers les plus divers. Le paradoxe étonne, cependant : lorsqu'il s'agissait de créer une version « chrétienne » de ces métiers ou de ces activités, le professionnalisme laissait alors parfois place à l'amateurisme. Nous sommes tenus de viser l'excellence, dans tous les cas et si possible pour nous rendre non seulement crédibles, mais aussi pour être cohérents avec notre foi. Nous croyons en un Dieu qui nous « sonde et nous connaît », selon l'expression du psalmiste, le Seigneur qui dévoile nos intentions et qui nourrit notre motivation. Les chrétiens recherchent ainsi ce qui est bon-bien-beau pour donner toute sa mesure à la dimension éthique de la vie.

Il est réjouissant de voir aujourd'hui des associations comme le *Service d'Entraide et de Liaison* (SEL), *Médair* ou l'*ASEV*, le *Parvis des Arts* et la troupe *Sketch Up, A Rocha France* ou encore les diverses associations qui encadrent les vacances ou les études des jeunes, prendre une place déterminante, avec des compétences certaines, dans des secteurs aussi divers que l'aide humanitaire ou sociale, le domaine artistique, la protection de l'environnement, l'animation des jeunes, des lycéens et des étudiants. Bien des associations représentées au Centre évangélique mériteraient pareil éloge. Mais hélas, il est plus difficile d'ajouter qu'au moins certaines d'entre elles (dont celles, peut être, avec lesquelles je travaille ou que je soutiens activement), devraient songer à se professionnaliser davantage, à se regrouper avec d'autres pour atteindre une stature déterminante, un niveau et une qualité suffisantes qui leur permettraient de rayonner non seulement dans le monde chrétien, mais aussi dans la société où elles pourraient entreprendre une action plus convaincante, plus utile, plus large.

c) *Simplicité et humilité*

Il est toujours surprenant de voir, dans nos Églises comme dans nos œuvres, se développer des ambitions parfois malsaines, se déployer des efforts équivoques pour mieux asseoir son contrôle, osons le mot : son pouvoir ! Cela apparaît d'autant plus déplacé que le pouvoir réel de nos institutions protestantes en général et évangéliques en particulier, en France, est dérisoire ! Et sans vouloir nous poser en donneur de leçons, nous pensons qu'il est bon de nous rappeler sans cesse cette belle exhortation de Michée, mise à l'honneur par le *Défi* du même nom de ce prophète, de « pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde et de vivre humblement en communion avec Dieu ».

Certaines stratégies pour « atteindre le monde », pour l'évangélisation et pour favoriser la présence chrétienne dans la société, relèvent également de cette recherche du pouvoir. Elles ciblent les puissants, les notables, les cadres,

présents ou futurs, du pouvoir politique, économique et culturel, les gens influents. C'était déjà la stratégie des jésuites, et vous connaissez sans doute la phrase assassine de Blaise Pascal, leur adversaire, qui dénonce leurs intentions ambiguës : « Les grands ont souhaité d'être flattés, les jésuites ont souhaité d'être aimés des grands...³ »

Sans doute, pour atteindre nos objectifs, certaines relations, des connivences sont nécessaires avec les grands de ce monde, mais non les compromis. Le dialogue et la coopération avec nos autorités doivent être empreints du plus grand respect, mais non de servilité. À l'exemple de l'apôtre Paul, nous devons annoncer l'Évangile aux riches comme aux pauvres et les accueillir dans nos Églises. Nous devons venir en aide aux faibles et aux gens de condition modeste, mais également aux puissants et aux notables, ils en ont souvent besoin, d'une autre manière ! Mais comme Paul, nous constaterons sûrement que les pauvres, d'un point de vue économique, mais aussi les pauvres de toutes sortes, sur tous les plans, seront plus nombreux dans nos Églises que les riches et les élites de notre société. Je ne sais pas ce que Paul aurait écrit dans le contexte de notre société française contemporaine avec son immense classe moyenne et ses structures laïques d'aide sociale. Quoi qu'il en soit, comme Jésus dans son *Sermon sur la montagne*, il n'aurait pas manqué de nous recommander l'humilité, une valeur sûre, même si notre société la dénigre et si la philosophie ambiante la méprise ; une attitude qui engage notre foi, car l'humilité nous conduit bien vite, dès les premiers revers, à nous confier en Dieu plus qu'en nous-mêmes...

Restons simples, humbles, sans toutefois verser dans le complexe d'infériorité qui nous paralyserait. Sachons au contraire tirer parti, sans arrogance, de notre situation minoritaire : Il y a une véritable force dans cette situation, à condition qu'elle soit bien assumée et que notre minorité soit cohérente. L'influence d'une minorité est souvent plus grande qu'il n'y paraît à première vue, lorsqu'elle sait proposer un modèle attrayant et formuler une pensée originale. Il n'est pas nécessaire de compter 50 % d'évangéliques en France pour avoir de l'influence. D'ailleurs, les risques de s'affaiblir sur le plan spirituel et les tentations se multiplient plutôt lorsque l'Église occupe une position dominante, nous le savons bien... Suivons donc le conseil de Jésus et soyons pareils aux colombes et aux serpents : simples, prudents et avisés. Nous sommes, en tant que chrétiens, comme le funambule sur son fil : nous vivons dans un monde qui tantôt rejette, tantôt accepte la main tendue de Dieu. Nous sommes conformis-

³. Blaise Pascal, *Pensées* (698 édition Sellier, 919 édition Brunschwig).

tes, nous nous plions volontiers aux lois de notre société ; mais nous sommes aussi anticonformistes, comme le soulignait si vigoureusement Jacques Ellul, chaque fois que nous marquons notre spécificité chrétienne, que nous vivons selon les principes du royaume de Dieu dans ce monde ; nous sommes sans cesse partagés entre la prudence et l'audace, la tradition et l'innovation, la forme et la réforme.

Nous serons toujours perçus par ce côté un peu subversif de notre foi, de notre pensée chrétienne qui dérange ; qui ne se plie pas aux nouvelles philosophies anthropocentriques et hédonistes ; qui ne se dilue pas dans l'absence de normes éthiques ; qui se refuse à faire l'éloge de l'autonomie ou de l'anomie ; qui se refuse à suivre sa propre loi morale ou prétendre à l'avènement d'un monde sans loi morale. À ce titre, le chrétien joue aussi un rôle de contestation, de contre-pouvoir (de prophète nous semblerait prétentieux), de sentinelle qui veille, prie, avertit et demeure vigilant, toujours constructif... Soyons humbles et simples, mais fermes et assurés dans nos convictions. Soyons patients et confiants en toute circonstance : il suffit souvent de laisser le temps passer pour que les modes changent, que les événements se bousculent pour que nos œuvres soient un jour reconnues...

Le cadre est à présent posé, incomplet très certainement, mais il est suffisant pour aborder, avant de conclure, les questions plus pratiques de la présence chrétienne dans la société.

d) Le domaine médico-social

En premier lieu, c'est sans aucun doute sur le plan médico-social de l'aide aux plus démunis, de l'accompagnement des plus faibles, des pauvres et des malades en particulier, que les chrétiens se sont distingués au cours de l'histoire de l'Église. C'est aussi dans ces domaines que l'ouverture sur la société reste la plus large pour leurs œuvres. Les mêmes besoins fondamentaux demeurent, sous de nouvelles formes, peut-être, dans notre pays et désormais à l'échelle mondiale. Des associations protestantes, évangéliques, comme l'Armée du Salut ou les Diaconesses de Reuilly, l'ABEJ (Association baptiste d'entraide), pour n'en citer que quelques-unes, ont ainsi acquis une reconnaissance assez large de nos concitoyens, voire de nos autorités publiques. Cette action sociale, bien évidemment, est liée à la situation économique qui s'est globalement améliorée dans notre société française depuis un demi-siècle, même si tous nos concitoyens n'ont pas bénéficié à parts égales de cette croissance.

Sur ces questions économiques, nous entendons et lisons beaucoup de points de vue. Le constat est abrupt : nous n'échappons pas, dans nos milieux protestants, évangéliques, à l'influence des deux grandes tendances politico-économiques : libérales ou sociales, qui ne s'excluent d'ailleurs pas toujours, notamment en leur centre. Quelle que soit l'option choisie, en tant que chrétien, nous devons revenir au fondement de notre foi : nous croyons en un Dieu juste et amour, en un Dieu dont la justice et l'amour sont à l'origine de notre liberté d'hommes et de femmes créés à son image ; liberté perdue, amputée par la chute ; liberté en partie retrouvée en ce monde grâce à la rédemption de notre sauveur Jésus-Christ, liberté qui s'articule, dans ce temps de la foi, entre la loi et la grâce. Mais liberté tout de même ! motivée par l'amour et la justice de Dieu. Cette liberté fonde notre responsabilité et nous conduit à la *libéralité*, à la capacité de donner, pour le moins notre superflu.

Ceci explique sans doute que dans les pays de tradition ou de culture chrétiennes, même lointaines ou superficielles, les relais associatifs privés restent nombreux dans le domaine de l'aide sociale. Le mot : « libéralité » trouve là tout son sens, comme d'ailleurs cette expression de Jean Calvin : « Le riche est le ministre – le *serviteur* – du pauvre ». Il y aura toujours, parmi nous, des riches et des pauvres, comme il y avait, du temps de Moïse, des individus plus aptes à ramasser la manne dans le désert, plus habiles et plus rapides que d'autres qui n'en avaient pas assez pour se nourrir. Mais Paul cite ces textes de l'Exode pour établir une règle d'égalité, en particulier et en *priorité* dans l'Église⁴. « Pendant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien envers tous, et surtout envers les frères en la foi » (Ga 6.10). Cette priorité n'exclut pas ceux qui sont dans le besoin autour de nous, mais elle nous conduit à remettre à l'honneur le partage de nos biens – très relatif cependant – à l'échelle de l'Église. Ce partage a valeur de signe pour l'ensemble de notre société.

Le « Défi Michée », qui rejoint les objectifs définis par l'ONU pour combattre la pauvreté, est soutenu entre autres par l'Alliance évangélique et mis en œuvre par le SEL. Il propose aux chrétiens évangéliques, dans la mesure de leur capacité et de leurs moyens, de participer à l'effort des pays développés pour réduire les inégalités à l'échelle mondiale, dans l'Église comme en dehors. Ce réseau actif, ce projet ambitieux à la limite parfois du rêve et de l'utopie lorsqu'il s'agit d'influencer les hommes et les femmes qui détiennent le pouvoir politique et économique, ce défi est l'un des mouvements de nos milieux évangéliques

⁴. Ex 16.18 ; 2 Co 8.15.

qu'il faut encourager, d'autant plus qu'il rassemble les chrétiens évangéliques de toutes les dénominations. Quelle que ce soit l'envergure de notre projet social, à l'échelle locale, régionale, nationale, voire internationale, cultivons le réflexe de nous unir, de nous rassembler autour d'un projet commun pour mieux le porter, pour lui donner davantage de poids et le rendre plus efficace.

e) Le domaine culturel

C'est dans ce domaine que se trouvent nos atouts les plus réels et nos faiblesses déjà soulignées. L'exemple des éditions évangéliques semble ici opportun. Leur dynamisme est indiscutable, mais la prolifération des traductions de l'anglo-américain, qui dominent notre marché déjà si étroit, en trahit les limites (ces livres sont parfois de très bonne qualité, mais il arrive aussi qu'ils soient, dans certains cas, peu adaptées à notre culture française, ou encore de qualité objectivement faible). Diversité de l'offre – ouvrages de théologie, d'histoire, d'édification, témoignages, etc. – mais percée très nette, encore récente, des ouvrages de psychologie : c'est une excellente chose lorsqu'il s'agit de travaux de qualité, qui visent à nous reconstruire, à nous réorienter, à nous réformer pour mieux aimer et servir Dieu et notre prochain ; mais certains de ces livres sont beaucoup plus discutables lorsqu'ils sont centrés sur le seul bien-être intérieur, personnel, sur le « succès » individuel et systématique. Nous sommes un peu sceptique, voire agacé, devant ces dissections nombrilistes, qui remuent jusqu'à la nausée, la sauce peu ragoûtante de nos problèmes psychologiques, réels ou imaginaires. Mais la psychologie est un terrain favorable pour exporter, vers le monde non-chrétien, nos idées, notre savoir-faire en matière de relation d'aide, de soutien médico-psychologique, d'accompagnement des vivants et des mourants. C'est un domaine où la qualité doit l'emporter nettement sur la quantité : mieux vaut peu d'ouvrages sérieux, peu de soignants bien formés, qualifiés, qu'une abondance de recettes et de pseudo-psychothérapeutes prétendument inspirés, mais dont les intuitions et les pratiques sont souvent discutables.

Sur le plan de la diffusion de nos idées, de notre culture, nous avons parmi nous des intellectuels, des artistes, des scientifiques de bonne tenue, de haut niveau académique, qui ont des choses à dire, à écrire, à exprimer par toutes sortes de moyens, mais qui sont confrontés à l'étroitesse de nos réseaux humains et professionnels, à la faiblesse de nos moyens de communication. Nous sommes également handicapés par notre propension à diffuser l'Évangile en négligeant, souvent, notre culture française, si sensible ! Nos relais commerciaux se heurtent aux délicats problèmes des seuils en-deçà desquels on ne peut rien

entreprendre de rentable, d'efficace, de durable, qui ait une envergure suffisante pour atteindre un public plus large. Et cela explique peut-être, en partie, pourquoi nous sommes pour ainsi dire absents de certains secteurs comme le cinéma, la bande dessinée, la publicité ; pourquoi nous sommes souvent lents et peu nombreux à réagir ; pourquoi notre témoignage chrétien reste hélas invisible, inaudible.

Cela est vrai même sur notre « terrain » évangélique (lorsqu'on parle des évangéliques) ou dans notre domaine, non pas réservé, mais domaine d'élection tout de même, celui de la Bible ! C'est le cas, par exemple, des émissions de télévision ou des livres de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur pour la série « Corpus Christi ». Pourquoi ces réalisateurs ne s'adressent-ils pas aux spécialistes, archéologues, biblistes, professeurs d'Ancien et de Nouveau Testament évangéliques ? Sans doute parce que nous n'allons pas vers eux et que nous n'exprimons pas assez notre réaction ; mais aussi parce que nous n'en avons pas toujours les moyens, nous ne disposons pas des réseaux humains et économiques qui faciliteraient les prises de contact décisives. Mais aussi, peut-être avant tout, parce que notre herméneutique, notre respect de la Parole de Dieu ne sont guère au goût du jour...

Nous devons cependant nous décomplexer. Notre point de vue chrétien mérite la considération. Nous avons des choses à dire, dans bien des domaines et non seulement sur les questions bibliques. Notons que, pour ces dernières, sur le plan intellectuel, il est très exigeant de soumettre et d'exercer notre intelligence, notre perspicacité, notre science et notre esprit critique à la Parole de Dieu, inspirée, révélée, dont nous soulignons l'inerrance, dont nous admettons l'autorité et recevons l'enseignement par l'Esprit-Saint et par la foi éclairant l'intelligence et le cœur. Il nous serait sans aucun doute plus facile d'adapter nos facultés intellectuelles et nos outils d'interprétation au cadre étroit de notre raison autonome ; cela nous autoriserait à ajouter ou retrancher les mots et les concepts qui nous semblent nécessaires ou superflus pour lire cette Parole réduite à sa dimension humaine, avec une autorité toute relative. N'ayons donc pas honte de faire entendre notre opinion spécifiquement chrétienne, d'exprimer notre point de vue évangélique, par tous les moyens disponibles. Il suffit parfois de commencer par rédiger avec soin la recension d'un ouvrage ou d'un documentaire et de l'envoyer aux auteurs, éditeurs ou producteurs concernés... On peut écrire aux journaux : le quotidien *La Croix*, pour cette série sur « Les chrétiens en France » en 2004, invitait ses lecteurs à écrire à la rédaction pour exprimer leur point de vue ou leur expérience. N'oublions pas non plus que nos

quotidiens locaux ou régionaux sont toujours à la recherche d'articles et qu'ils sont moins opposés que nous le pensons à publier nos textes, nos réactions, à condition bien sûr qu'ils soient rédigés avec soin et avec tact. En bons Français, hélas, nous sommes plus aptes à nous plaindre qu'à encourager les bonnes initiatives : nos concitoyens ont pourtant besoin d'entendre ou de lire nos remarques positives, et non seulement critiques !

f) Le domaine politique

La gestion de la cité, au sens premier, comme l'exercice du pouvoir exécutif, législatif, judiciaire ou l'engagement syndical, incombent également aux chrétiens. Les évangéliques devraient se montrer présents dans les milieux où s'exercent ces pouvoirs et manifester ainsi leur engagement citoyen, leur responsabilité professionnelle. Ce sont certainement des domaines où, face à la compétition impitoyable, aux tentations multiples, au rejet virulent de nos valeurs chrétiennes, s'imposent le discernement le plus vif, la plus grande prudence, une vigilance continue. Mais nous aurions tort pour autant de les désertier. Il nous faut avant tout entretenir une vision réaliste du monde dans lequel nous vivons : il ne s'agit pas d'imposer à nos concitoyens une théocratie qui se transformerait bien vite en État totalitaire. Comment s'y prendre ? Faut-il créer ou recréer un parti chrétien ? Ou simplement adhérer à un parti existant dont nous partageons le programme, au moins dans ses grandes lignes ?

Les réflexions sur ce sujet valent pour tous les autres. Nous sommes de nouveau aux prises avec le délicat problème des seuils et des limites. Où donc se trouve le seuil à partir duquel nous pourrions collaborer avec nos concitoyens, et le point limite au-delà duquel nous devons manifester notre désaccord, nous démarquer de leurs projets et de leurs entreprises ? Rien n'est simple, que ce soit pour créer une association, nous adresser à un public en tant qu'artiste, écrivain ou journaliste ou encore pour nous engager dans l'action politique, sociale ou syndicale.

Dans l'absolu, toutes les options sont possibles, nous les résumons ici en trois points :

- Nous pouvons créer une association, une œuvre artistique, un parti politique, un établissement scolaire, un journal d'inspiration résolument chrétienne, mais qui exclue alors la majeure partie des non-chrétiens. Il faut toutefois veiller à ne pas multiplier des associations avec le même objet, la même vocation, lorsque cela ne se justifie pas ou que nous n'avons rien d'original à proposer.

Pensons d'abord à nous joindre aux structures chrétiennes déjà en place, même si elles ne correspondent pas en tout point à notre projet idéal !

- Nous pouvons prendre le contre-pied de cette décision et créer des structures laïques, neutres, ouvertes à tous, quoique toujours inspirée par des valeurs chrétiennes que l'on juge universelles, comme la solidarité ou la justice. Il y a sûrement un espace dans notre pays pour créer un travail dont la qualité professionnelle et morale serait reconnue et appréciée par tous.

- Enfin, nous pouvons tout simplement nous joindre, en tant que citoyen, certes toujours chrétien, aux structures laïques qui existent déjà. Inutile, dans ce cas également, de créer une nouvelle organisation s'il en existe déjà une qui fonctionne dans des conditions et sur des bases acceptables par tous, y compris les chrétiens !

Dans tous les cas, nous chercherons à être « le sel de la terre », un reflet de la lumière de Dieu, mais dans des contextes différents, avec des objectifs communs et différents. L'essentiel, c'est que ces objectifs soient pour nous bien clairs dès le départ, et sur cette base les trois options semblent valables. Sur le plan strictement politique, il semble toutefois plus facile de jouer un rôle pratique et décisif à l'échelle de nos communes, davantage que sur le plan régional ou national. Il n'est pas interdit à nos jeunes et moins jeunes d'avoir des ambitions politiques plus larges, de viser par exemple un mandat de député à l'Assemblée nationale, de conseiller régional ou général, pourquoi pas ? Après tout, les exemples existent, dans l'histoire de notre pays ou plus souvent dans l'histoire des nations voisines, de ces personnalités protestantes, voire évangéliques, qui ont recueilli les suffrages de leurs concitoyens pour exercer des fonctions publiques au plus haut niveau. Mais nous aurions tort pour autant de mépriser notre implication au niveau local ; et nous faisons bien, pour le moins, lorsque nous nous présentons aux autorités de notre ville, lorsque que nous leur offrons notre collaboration, ou lorsque nous adhérons à une structure politique pour nous intégrer à l'équipe des élus qui gèrent notre commune. Enfin, nous pensons qu'en France, il serait déconseillé de créer un parti strictement chrétien : il faudrait commencer par nous mettre d'accord sur le programme à proposer et à appliquer (nous avouons nos doutes à ce sujet !) et supposer ensuite qu'il trouve un écho auprès des électeurs !

Compte tenu du contexte sociologique de notre pays, évoqué plus haut, de l'histoire même des partis politiques, dont la tendance chrétienne n'a pas été absente, il semble plus stratégique de s'impliquer dans les partis existants – à l'exception, sans doute, des mouvements extrémistes de la gauche ou de la

droite ! Il ne s'agit pas non plus de s'infiltrer, à la manière trotskyste, dans ces partis pour mieux les influencer et les contrôler, mais de jouer loyalement le jeu compliqué, risqué, passionné et passionnant du monde politique. Précisons ici que, dans les fonctions politiques davantage que dans tout autre métier, il faut faire preuve d'un grand discernement pour ne pas confondre les plans bien distincts de l'Église et de la société civile, pour éviter d'appliquer des principes et des décisions spécifiques à la foi ou au peuple chrétien qui ne concernent pas systématiquement nos concitoyens dans une société pluraliste. L'Église n'est pas appelée à dominer ce monde, mais à le servir. Elle est – et elle doit rester – servante. Il faut par-dessus tout éviter de confondre nos inspirations humaines avec les ordres divins. La tentation de l'orgueil et de l'illuminisme ne sont jamais loin pour ceux qui, tout chrétiens et avertis qu'ils soient, se lancent dans cette carrière. Le discours sur le pouvoir est aisé, l'objectif d'obtenir le pouvoir pour en faire bon usage est louable, mais l'exercice du pouvoir est infiniment périlleux ! Et la tentation est souvent grande de confondre les pouvoirs politiques et religieux : une séparation nette est probablement le meilleur antidote aux risques de dérapage.

Plusieurs amis, pasteurs et professeurs de théologie ont suggéré de compléter dans nos Églises, sur ces points, l'éducation civique de nos enfants et de nos jeunes, peut-être en introduisant un enseignement dans nos programmes d'écoles du dimanche et de catéchèse. Se réapproprier la laïcité, c'est aussi former nos enfants à vivre au mieux leur citoyenneté en tant que chrétiens. Nous avons également été attentifs à encourager des jeunes, ces dernières années, à embrasser des carrières dans la fonction judiciaire : des étudiants chrétiens avouent régulièrement leur hésitation à choisir le métier de juge ou d'avocat, de magistrat au sens large, alors qu'ils en ont toutes les qualités requises et qu'ils ont suivi le cursus d'études approprié. C'est dommage ! Il faut les encourager et ensuite les accompagner avec soin dans cette vocation.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, une question demeure : notre vision foncièrement pessimiste de la nature humaine, radicalement corrompue par le péché, n'aurait-elle pas faussé notre relation avec nos semblables ? Nous partageons cette vision biblique et théologique de notre humanité, et nous croyons que nous sommes incapables de trouver en nous-mêmes la liberté, la force, le salut qui nous feraient triompher du mal et de la mort. Mais appliquer cette réalité

du *serf-arbitre*, selon le mot de Luther, à l'ensemble de nos pensées et de nos activités humaines, ce serait nier toute référence à la création bonne par laquelle Dieu continue, malgré la chute, de se révéler dans ce monde ; ce serait anéantir l'image de Dieu, certes corrompue et brisée, qui demeure la marque éminente de l'homme et la femme, créatures de Dieu.

Notre devise héritée de la Réforme : *une Église qui toujours se réforme*, devrait nourrir notre optimisme, notre espoir non révolutionnaire mais réformateur, qui espère encore que notre monde, notre société, nos concitoyens peuvent se tourner vers Dieu et réformer leurs voies. Nous sommes aussi conscients – et certainement les mieux placés pour cela – des limites de cette réforme, de cette embellie, de cette percée de la lumière au sein des ténèbres qui s'épaississent inexorablement. Soyons réalistes ! Mais le réalisme autorise l'optimisme sans verser dans l'utopie naïve, et il ne conduit pas systématiquement au pessimisme et au désenchantement ou aux grands bouleversements du grand soir !

Pour être chrétien dans notre société, en pratique, il nous faut donc exploiter cette veine ténue, sensible, explorer les recoins de cette jointure délicate où l'on peut rencontrer nos frères humains – humains comme nous le sommes tous. Nous ne voulons pas « réenchanter » le monde : nous ne cherchons pas à charmer notre prochain ni à ensorceler notre société. Bien au contraire, nous voudrions cultiver cet attrait pour le beau et le bien qui demeure, malgré tout, qui trouve encore un écho, lointain peut-être, diffus à n'en pas douter, mais un écho perceptible. Le succès de certaines œuvres artistiques, de films, de livres, le retour aux valeurs positives de la vie prôné par nos philosophes et nos intellectuels, voire nos hommes et nos femmes politiques, le renouveau même, aussi confus soit-il, du phénomène religieux, la recherche du sens de la vie : tout cela traduit l'impulsion décisive qui nous porte, en dépit du mal dans ce monde, à construire, à vivre *ensemble*. Mais dès que nous cherchons, nous autres chrétiens, à œuvrer pour le bien, à exprimer le beau et le bon, à l'exemple de notre Créateur au premier jour, la tentation de la facilité nous guette ; nous nous exposons aux dangers de la médiocrité et des fadaïses sulpiciennes. C'est qu'il est beaucoup plus difficile de travailler à réconcilier l'homme avec Dieu, avec le bon, le beau et le bien, que de décortiquer, analyser, sonder les méandres du mal et de la laideur, de brandir quelque diable effrayant à la beauté sulfureuse.

Mais c'est là que nous sommes attendus, c'est à cet endroit précis où commence, du fond de l'abîme peut-être, la réconciliation avec notre Créateur par Jésus-Christ, réconciliation inspirée par Dieu lui-même qui se révèle au

monde, réconciliation dont nous sommes les ministres, les ambassadeurs mandatés par Dieu. C'est à cet endroit que nous pouvons trouver le chemin de ce monde, lui offrir la possibilité d'approcher le bien, le bon, le beau, à condition que nous y mettions toute notre âme, tout notre art ; toute notre exigence pour donner une qualité indéniable à nos œuvres et joindre ainsi l'authenticité à notre engagement.

Nous le ferons en demeurant humbles mais sans complexe, unis les uns aux autres, solidaires dans notre foi, dans la prière, comme dans nos activités. Nous y réussirons dans la mesure où nous poursuivrons inlassablement notre idéal, si élevé, si décourageant parfois tant il nous dépasse : aimer Dieu et nos semblables, prendre soin de cette création tout entière. Nous approcherons du but, lorsque nous saurons être créatifs et intègres, dans tous les domaines, culturel, social, économique, politique, et à condition que nous ayons foi en Dieu, en toute circonstance.

Il nous faut donc fuir Babylone, comme Lot a fui Sodome ; nous devons rejeter l'état d'esprit corrompu et dévoyé de Babylone, refuser son idolâtrie et dénoncer sa culture de mort, comme nous y invite l'apôtre Jean dans l'Apocalypse. Mais nous devons aussi prêter attention aux paroles du prophète Jérémie et rechercher le bien de la cité où nous sommes des gens de passage, en même temps que des citoyens si possible bien intégrés. Nous serons alors comme Daniel et ses compagnons, auxquels on ne trouvait rien à reprocher dans leur travail ; comme Esther et Mardochée, ou le centenaire romain dans l'Évangile, promu peut-être jusqu'au plus haut niveau de la société. Mais comme eux, nous resterons vigilants pour refuser toujours de rendre notre culte aux idoles humaines, philosophiques, économiques. Bref, nous devons fuir les principes dévoyés de ce monde, mais vivre dans ce monde et l'ensemencer de la présence de Jésus-Christ en nous pour aimer et servir les hommes et les femmes que Dieu a créés à son image...

Frédéric BAUDIN